

PHILIPPE LAURIA (Paris)

La femme et sa destinée d'après Edith Stein

Woman's Destiny according Edith Stein

Abstract

The following essay aims to show that Edith Stein's conception of women was a feminist and a traditionalist one. This could be interpreted by some philosophers as a sort of contradiction. Thus the author presents the different arguments detecting such a conflict between feminism and traditionalism. These arguments are based in fact on the opposition between nature or essence, on the one hand, and freedom, on the other hand. The thesis of the author is that there is not necessarily a conflict between essence and freedom, and that essence is not a fiction but an ontological reality which, interpreted in the way of Edith Stein, makes it possible to conceive sexual difference in a perfect synthesis between the Christian tradition and gender equality.

Keywords: Edith Stein, feminism, traditionalism, ontology, nature, freedom

Introduction

Edith Stein a une conception que l'on pourrait dire tout à la fois féministe et traditionaliste du rôle social des femmes. Aussi, on a pu voir dans cette double attitude l'expression d'une hésitation, voire d'un conflit, au sein d'une même philosophie. S'il est vrai qu'on peut reconnaître une tension entre ces deux pôles, il n'y a pourtant pas lieu de penser qu'il y a contradiction entre tradition chrétienne et féminisme, à condition d'entendre cette notion dans la perspective essentialiste qu'a cherché à lui imprimer la philosophe. En effet, la question du féminin soulève un problème ontologique fondamental dans lequel il faut replacer sa pensée : comment penser la différence sexuelle ? Faut-il penser les sexes comme deux espèces distinctes ou bien encore comme des types mutables ?

(I) S'il existe une essence ou une nature féminine, ainsi que le croit Edith Stein, c'est alors les traits d'une « vocation » plus spécifique du sexe féminin qu'il convient de dégager, ce que tente la philosophe en rappelant le triple but de la destinée féminine (II).

Or, la supposition d'un but plus spécifiquement féminin pourrait se voir opposer deux objections : 1) sur la base des faits, l'idée d'essence serait un mythe ; 2) l'idée d'essence ou de nature féminine enfermerait dans la condition échue, elle servirait de justification à une conception aliénante et contraire aux droits de l'homme.

D'une certaine manière c'est au nom de tels arguments que l'on croit déceler un conflit entre tradition et féminisme, le ressort étant d'opposer fondamentalement essence et liberté. D'un mot, pour les modernes, « l'existence précède l'essence » et la liberté prime la nature. Aussi, le rejet d'une conception essentialiste et de tradition chrétienne de la nature humaine, rejet dont la revendication homosexuelle est aussi partie prenante, s'appuie sur cette opposition de la nature et de la liberté. Mais, il n'a pas été démontré clairement que ce conflit entre essence et liberté était absolu, ni que l'essence était une fiction. En montrant que ces deux objections n'ont pas un réel fondement, une réponse peut également être donnée à l'effectivité d'une synthèse entre tradition chrétienne et parfaite égalité des sexes dans le sens de la conciliation voulue par Edith Stein (III).

I. Un problème ontologique fondamental

Si homme et femme sont considérés comme des réalités muables, à l'égal de la morphologie (passage de l'enfant à l'adulte par exemple) et non en tant qu'espèces distinctes, cette variabilité suppose une certaine indifférence à l'idée d'une vocation féminine propre.

Au contraire, s'il existe une nature féminine, une espèce-femme, alors aucune des conditions vitales, socioéconomiques ou progrès de l'activité humaine ne pourrait la changer. Dès lors, d'après Edith Stein, cette connaissance du féminin est indispensable dans la perspective d'une œuvre éducatrice propre à la femme.

Ainsi, déterminer s'il existe une *espèce-femme*, pour reprendre son expression, n'est pas seulement une question de nature politique, c'est aussi un problème fondamental de la philosophie (« En fait, nous nous trouvons ici devant « le » grand problème de la philosophie » [Stein 1956, 23]), puisqu'il revient à élucider ce qu'il en est de l'essence de l'individu et de la nature de l'espèce à laquelle l'individu appartient.

Edith Stein affirme sa conviction que seule la seconde thèse est défendable. Cependant en dehors du fondement que constitue la Révélation, reconnue par l'expérience intime ou par les textes sacrés, seule la méthode philosophique peut l'établir.

Tout d'abord, on ne peut pas invoquer les sciences ou l'observation, celles-ci ne dégagent que des grands traits statistiques qui ne peuvent en définitive trancher.

Partir du sentiment personnel qu'on a d'être de tel sexe est critiquable, car cela renvoie à un modèle et il faut demander d'où celui-ci est tiré, c'est-à-dire si sa réalité n'est pas, en particulier, purement psychologique.

Pas plus n'est-il pertinent d'invoquer, sans autre argument, l'autorité de catégories thomistes (être, forme, existence, substance), pour déterminer s'il existe ou non deux formes fondamentales dans l'être, masculin et féminin, des êtres inanimés aux anges. Encore faut-il bien arrêter la signification de ces concepts, en particulier ceux d'essence et de nature qui ne concordent pas toujours.

Edith Stein ne se livre pas dans son ouvrage à cette mise au point sémantique, ni à une démonstration en règle qui établisse le fait d'une distinction essentielle masculin/féminin. En revanche, elle rappelle que la phénoménologie et l'ontologie permettent de fonder rigoureusement cette capacité que nous avons de saisir la structure objective des êtres.

En effet, s'il y a une essence femme, il n'est possible de déterminer cette essence que si une fonction de connaissance propre (*Erkenntnisfunktion*) est à même de la saisir. Cette fonction c'est celle que qualifie la phénoménologie husserlienne, laquelle rejoint ici ce que la philosophie traditionnelle entendait par intuition et abstraction, à savoir dégager la structure générale des objets matériels et des êtres¹. Ainsi, la certitude quant à l'objectivité ontologique en général fonde la conviction que nous pouvons avoir sur la dualité des sexes :

Je suis convaincue que l'espèce 'humaine' se développe à la manière d'une espèce double, faite de 'l'homme' et de la 'femme'.

Et la philosophe précise, que ce ne sont pas seulement les fonctions physiologiques qui sont distinctes, mais toute la vie physique y compris les rapports de l'âme et du corps ainsi que le rapport de l'esprit et de la sensibilité.

2. Triple but de l'exister féminin

Ayant reconnu cette réalité de l'être féminin, Edith Stein situe ensuite la féminité dans le triple but inscrit dans la nature de la femme : humanité accomplie, féminité accomplie, individualité accomplie. La perspective philosophique est essentialiste et organiciste : nature des êtres inscrite dans un dessein divin et destinée relativement à ce dessein.

Humanité accomplie : comme tout être humain la femme doit redevenir enfant de Dieu, répondre à l'invitation évangélique. Cette réponse à la promesse de salut ne distingue pas spécialement le féminin.

Féminité accomplie : la femme a bien un rôle d'aide dans la mission de l'homme mais ce n'est pas seulement comme compagne qu'elle a un but propre. Se référant à la bible, Edith Stein rappelle qu'il a été dit à Eve qu'elle conduirait la lutte contre le mal, qu'elle écraserait la tête du serpent. Elle a donc aussi un rôle d'éducatrice de l'humanité, en tant que mère et comme exemple d'humilité, première arme contre l'esprit d'orgueil. Si le Christ est le nouvel Adam, Marie est aussi un modèle christique, la nouvelle Eve. Edith Stein reconnaît dans ce fait de l'existence de Marie « la preuve la plus sûre qui témoigne de la signification et de la valeur éternelle de la séparation des sexes. » [Stein 1956, 62].

Individualité accomplie : Il est « faux de croire qu'un seul et même but exempt de différenciation puisse être valable pour toutes les femmes » [ibid. 67]. Certaines femmes ont eu une vocation spéciale (Jeanne d'Arc, Sainte-Thérèse e.a.) Pour autant, la vocation particulière n'est pas le privilège exclusif de personnes élues et toute âme doit pouvoir développer sa personnalité et sa vocation. L'un des buts essentiels de l'éducation est justement cet épanouissement personnel, car comme elle souligne :

¹ « La philosophie a le devoir de dégager une fonction de connaissance générale acquise par l'expérience, de la développer systématiquement et de l'élever ainsi au rang d'une méthode scientifique. » [Stein 1956, 26].

Il faut reconnaître que cette humanité et cette féminité ne suffisent pas à déterminer notre but et ne pourront se développer ailleurs que dans l'unité concrète d'une personnalité individuelle [ibid.].

Ainsi, l'idée de destinée d'après Edith Stein revient d'une certaine manière à formuler le précepte antique « deviens celui que tu es », c'est-à-dire un retour à son être le plus authentique. Il s'agit de retrouver son moi profond, sa nature et à cheminer vers son achèvement ou son accomplissement.

Cette actualisation va se faire à un triple point de vue, ce qui signifie que l'accomplissement plus particulier de l'essence femme a bien une importance capitale, tant du point de vue de l'humanité que pour l'individualité, les trois instances étant indissociables.

Plus concrètement, si la femme peut choisir de vivre comme mère ou épouse au sens ancien de femme davantage tournée vers le foyer, « *cette profession naturelle* » n'est pas la seule. Considérée depuis 1928 comme porte-parole de l'émancipation des femmes, Edith Stein écrira dans une étude de 1931 :

Etant donné l'évolution des dernières années et décennies, il faut considérer comme révolue l'époque où les tâches étaient clairement distinctes, les travaux de la maison revenant à la femme et le combat pour l'existence hors de la maison à l'homme [ibid., 68-69].

Cependant, attentive aux traits du caractère féminin, elle esquisse une éthique des professions féminines, c'est-à-dire un ensemble d'habitus, habitudes persistantes innées ou acquises, qui correspondent à certaines dispositions que l'on retrouve dans certaines professions vers lesquelles elle pense qu'il conviendrait d'orienter l'éducation des jeunes filles.

Ce type d'orientation peut nous sembler rétrograde aujourd'hui, cette position l'était beaucoup moins dans la première moitié du XX^{ème} siècle. Par ailleurs, elle s'appuie sur une anthropologie : le caractère de la femme la porte vers ce qui est vivant et personnel, qu'elle saisit comme un tout concret qui demande à être gardé et encouragé : « *l'abstraction, quel qu'en soit le sens, lui est étrangère par nature* », (ce qui reste vrai pour les intellectuelles). Ce trait permet de comprendre que les femmes sont souvent plus à l'aise dans un rôle de soutien et de mise en valeur du travail de l'homme que dans des professions qui exigent une conduite de type *leader*. Il n'y a rien d'un mécanisme, bien sûr, seulement une tendance mais qui n'en est pas moins réelle. Celle-ci explique un souci de l'autre, marqué par une aptitude à s'approprier ses intérêts et à les porter.

Cependant, l'histoire humaine est prise dans la loi du péché, qui écarte les êtres humains de leur voie essentielle, de leur destination heureuse. Aussi, c'est une lutte pour discerner et rejoindre le chemin de sa vocation propre, de la réalisation de notre nature authentique, la plus intime et la plus accomplie. De ce point de vue, un certain combat féministe est davantage l'expression du ressentiment que d'une authentique lutte pour l'égalité.

Cette dernière considération amène à deux objections qui pourraient être adressées à la conception que nous venons de présenter.

III. Deux objections à l'idée d'une destinée féminine

Tout en affirmant : « *Il n'y a pas une seule profession qui ne puisse être exercée par une femme* », Edith Stein n'en défend pas moins l'idée que les femmes possèdent « *une tendance naturelle à l'obéissance et au service* » ou encore que « *l'homme est le maître de la femme et que cette subordination est voulue par Dieu* »².

Certains représentants du féminisme, ainsi que certains défenseurs de la cause homosexuelle, reconnaissent là les traits de la conception traditionaliste et essentialiste : elle ne pourrait réellement défendre la cause féminine en raison d'une impossible conciliation avec l'essentialisme religieux. Le concept de nature et celui de destinée seraient contredits par l'expérience et par l'exigence éthique.

La première objection peut s'exprimer ainsi :

- Vous voyez bien que la réalité des sexes est une donnée construite et mouvante ; regardez les anomalies, observez la grande diversité des pratiques sociales, celles des sexes, celles des psychologies et des désirs. Avec une dérision qu'elle pourrait adresser à bon droit à l'essentialisme, on pourrait dire : la femme à barbe garde-t-elle son "privilège" dans votre au-delà des formes essentielles ? Et l'hermaphrodite, et tous ceux qui ont une monstruosité... ? Ne suffit-il pas d'un contre-exemple pour réfuter votre prétendue univers transcendant des formes substantielles ?

Edith Stein avait d'ailleurs elle-même en d'autres termes une interrogation qui rejoint ces questions : si chaque individu contient les éléments propres aux deux natures et si ce n'est que de temps à autre que l'une ou l'autre prédomine, est-il besoin d'individu de deux catégories pour réaliser parfaitement l'espèce humaine ?

On le voit l'objection des mixtes est très sérieuse et elle n'est pas sans rapport avec le problème de l'existence du mal, curieux accident qui survient à l'essence et qui se muerait en pierre d'achoppement des conceptions religieuses d'un univers harmonieux ou d'un au-delà de perfection.

Bref, dans ce conflit entre essence transcendante d'un côté et mixtes, ou proportions mouvantes, de l'autre, les mixtes, l'emporteraient ; ils constitueraient une raison suffisante tirée de l'observation.

La seconde objection peut être tirée de la première et s'exprimée en se déployant en diverses oppositions issues d'une même source :

- Ne voyez-vous pas qu'en figeant les individus dans une essence, dans un type vous condamner les esprits à une forme de prédestination, favoriser le fatalisme de la condition échue, enfin aller à l'encontre d'une conception humaniste des droits de l'homme et de la liberté ? Le « On ne naît pas femme on le devient » de Simone de Beauvoir, ou « l'homme est libre car il n'a pas été commis » de Michel Foucault, sont des formules qui pourrait venir à l'appui de ce refus de l'enfermement dans ce qui serait une pseudo-essence projetée par la tradition sociale.

La position anti-traditionaliste se ramène fondamentalement à ces deux arguments : le premier, souvent informulé, recours à un constat factif ; le second le prolonge par un appel à un

² Au congrès de Salzbourg (cf. Feldmann 1998, 70-71).

affect éthique, celui du scandale d'une condition bornée par une quelconque hétéronomie. Il en appelle à l'injustice que cacherait une illusoire idée de vocation.

Cependant, la première objection ne repose sur aucune démonstration ; quant à la seconde il s'agit surtout d'un affect qui masque des conséquences morales que seule une philosophie du désespoir peut soutenir jusqu'au bout. Développons ces deux points afin de montrer comment la tension entre essence et liberté, reconnue chez Edith Stein, se résout dans une conception essentialiste.

La première objection peut se situer sur deux plans distincts :

Sur le plan biologique les anomalies montreraient l'inexistence d'une nature féminine. Mais l'argument est un sophisme patent car la méthode supposée, celui d'un appel à l'expérience, révèle une écrasante statistique pour attester de l'existence d'une dualité fondamentale des sexes. Au contraire avec un argument implicite, l'appel au fait, généralement décrié par les tenants du constructivisme social, on érige quelques exceptions en règle : il n'y aurait que des mixtes et l'accident est presque mué en essence !

Sur le plan de la diversité culturelle, l'idée d'une diversité importante des comportements féminins paraît à première vue avoir plus de poids. En réalité, cette conception n'a jamais pu établir l'inexistence de comportements typiquement féminins et indépendants des cultures. Bien au contraire, elle est obligée de reconnaître que toutes les cultures ont été infléchies par le fait de la maternité. C'est seulement aujourd'hui via les diverses possibilités techniques de dissocier la sexualité de la conception, et cette dernière de la maternité, que les types comportementaux féminins se trouvent considérablement modifiés.

2) Soit pour de telles observations, pourrait-on rétorquer, mais faut-il se plaindre que la culture modifie cette nature héritée ? Après tout, même en admettant les déterminismes sociologiques ou biologiques, ne pourrait-on se féliciter de ce que la culture des droits et des libertés l'emporte dans le combat pour l'égalité des sexes, mais aussi en faveur des homosexuels ? Car, n'est-il pas un archaïque de vouloir défendre l'idée d'une destinée féminine, puisque nous ne sommes pas sûrs de l'existence d'une identité sexuelle ? N'est-ce pas tolérer ce fatalisme de la tradition dont les droits de l'homme cherche à nous libérer ? (2^{ième} objection).

L'illusion d'un tel credo est au moins double et ses conséquences sont plus dramatiques qu'il n'y paraît.

Tout d'abord, récusant toute idée d'une essence, une telle approche laisse l'idée des genres à « l'inventivité sociale », présumant plus ou moins tacitement qu'il n'y a d'universel que des catégories sociologiques.

Le résultat est évidemment que les modèles sociaux livrés aux forces idéologiques et économiques s'infléchissent toujours plus dans le sens d'une sur-valorisation du puissant et du riche. C'est cette culture de la puissance qui s'est répandue en Occident comme le montre chaque jour la publicité. Celle-ci survalorise le masculin dans ce qu'il a de brutal et le féminin dans ce qu'il a de faible. Au machisme répond l'effémination et dans le jeu des contraires la femme virile côtoie l'homme efféminé.

Le masculin et le féminin subsistent, car il ne peut en être autrement, mais sous des formes hybrides et déformées en fonction de modèles sociaux superficiels et conduits par les caprices de la subjectivité, fortement influencée en réalité par des groupes idéologiques corrom-

pus dans leurs jugements. A l'illusion d'une liberté individuelle fait place le déterminisme sociologique. Puis, dans le prolongement individuel des modèles sociaux, cet abandon de l'idée d'une destinée personnelle se traduit par une dévalorisation des individualités profondes en faveur d'une valorisation d'expériences empruntées et artificielles.

Le canon médiatique, ou médiatisé, aliène les individualités, les stigmatise dans leurs « défauts » présumés. Il en va de même pour de nombreux traits du caractère féminin soudain dévalorisés parce que supposés appartenir à une tradition oppressive. La fascination du mauvais masculin peut alors servir de modèle et, inversement, un certain type féminin superficiel s'offre comme modèle.

Dans la foulée, le volontarisme politique, qui procède à partir de schémas, croyant disposer d'une idée claire de ce qu'est le féminin et l'égalité des sexes, cherche à inscrire dans les institutions une idée incertaine qui appartenait initialement à une minorité d'intellectuels.

De manière générale, on veut effacer toute inégalité. Or cela signifie que quand cela n'est pas possible, il y a pour ainsi dire fatalité. Ainsi, l'inégalité au lieu d'être une réalité relative et attachée à la condition mortelle devient irréductible et, en lieu et place de la liberté de devenir soi, au sein d'une condition parfois difficile, on cherche à faire croire que les inégalités de condition sont de pures constructions et illusions sociales. Dès lors, pour beaucoup, lorsque cela n'est pas possible (déformations, laideurs,...), c'est le drame. Pire, dans certaines conceptions, la condition échue devient une absurdité dont il faut rire et ce à quoi s'emploient certains (lancé de nains,...). C'est une véritable philosophie de l'absurde et du désespoir que commande une conception qui veut occulter l'inégalité extérieure, sans voir que l'essentiel, c'est le cas de le dire, et l'égalité foncière des êtres humains, est ailleurs.

Dans le cas plus restreint qui nous intéresse, cela signifie que la féminité peut être vécue comme une identité malheureuse ou heureuse, selon les valeurs qui auront été privilégiées. Elle sera malheureuse si la fausse virilité masculine est vécue sur le mode d'une valeur supérieure. C'est ce qui arrive pour un certain combat féministe, comme on la reconnu depuis longtemps.

Conclusion

Le conflit que l'on croit déceler chez Edith Stein entre la conception traditionnelle d'une nature féminine, qui a sa destinée propre, et la liberté des femmes modernes, ne découle que d'une conception superficielle de la liberté et de l'égalité. On situe l'être dans la seule extériorité, dans la seule condition échue ici et maintenant, de sorte qu'on ne reconnaît que contingence biologique et constructions socioculturelles. Puis, ne reconnaissant pas de « nature », ni au matériel ni au spirituel, on croit reconnaître dans certains modes de vie traditionnels une atteinte à la dignité de la condition féminine. En réalité, cette croyance ne provient que de la diffusion d'une conception matérialiste qui place l'égalité au dehors du moi intime et la liberté dans une recherche extravertie du sens. L'expérience montre que l'idée de nature féminine n'est pas une fiction car celle-ci, non seulement se manifeste par une multitude de faits biologiques ou comportementaux (le donné), mais aussi comme une réalité en devenir (être transcendant) qui

s'accomplit selon notre liberté. C'est pourquoi il n'y a pas conflit dans la thèse d'Edith Stein entre nature féminine et liberté des femmes.

Dr. Philippe Lauria, Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale, Paris
editeur.cep[at]neuf.fr

Références

- Feldmann, Christian. *Edith Stein, juive, athée, moniale*. Saint-Maurice: Éditions Saint-Augustin, 1998.
- Stein, Edith. *La femme et sa destinée*, traduction Marie-Laure Rouveyre, Amiot-Dumont, Paris, 1956.
- Stein, Edith. *L'être fini et l'Être éternel*, Éditions Nauwelearts, 1972.
- Stein, Edith. *Science de la croix*. Éditions Nauwelearts, 1957.
- Stein, Edith. *De la personne*. Paris: Éditions du Cerf, 1992.